

Albert Schnyder

Autor(en): **Fringeli, Michèle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **92 (1989)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555230>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Albert Schnyder

par Michèle Fringeli

LE VERT FÉROCE DES PAYSAGES JURASSIENS

Le paysage jurassien est peuplé de verts. Des verts que le moindre brouillard rend lugubres. Des verts que le crépuscule assombrit. Des verts dorés, des verts jaunâtres. Pâles et visqueux sur les chapeaux des russules, ils se vert-de-grisent sous les cercles secs des sapins francs-montagnards. Le paysage jurassien sent les foin, les regains et les champignons. Il égoutte ses orages dans la chevelure des prêles lovées entre deux mousses.

Entre deux hêtres, entre deux aliziers, sous les chênes, à l'orée des merisiers, le long des méandres sinueux des chemins, le vert féroce somnole. Ce vert féroce, ces verts d'eau, tous les verts jurassiens, le peintre delémontain Albert Schnyder les a vus, notés, dessinés, vivifiés, magnifiés. Pendant près de 70 ans, l'artiste les a saisis, croqués, traduits. Avec un constant souci de vérité. Et un plus émotionnel qui leur confère leur aura. Une aura qu'Albert Schnyder a laissée en legs dans son œuvre. Une aura qui brille dans son au-delà, depuis le soir du 28 mai 1989. Ce soir-là, les



derniers verts se sont éteints pour le grand peintre. Au seuil de ses 91 ans. Après de longues recherches essentielles. Après leur aboutissement, Albert Schnyder a quitté le monde dans lequel ses pinceaux ont frétille pour rejoindre l'éternité sereine et tranquille de ses toiles.

Son testament pictural est riche d'une œuvre immense. Il y a dix ans, son catalogue comptait plus de 1300 peintures à l'huile. Des peintures façonnées à son image. Force tranquille, ténacité, obstination et solidité les caractérisent. Dès les débuts, elles suivent un même chemin de rigueur. Elles sont l'expression d'un pays. Enracinées sous les rochers des crêtes. Offertes au vent et aux nuages. Offertes aux saisons, excepté l'hiver, que le peintre a rayé de ses thèmes, parce qu'il ne l'aimait pas.

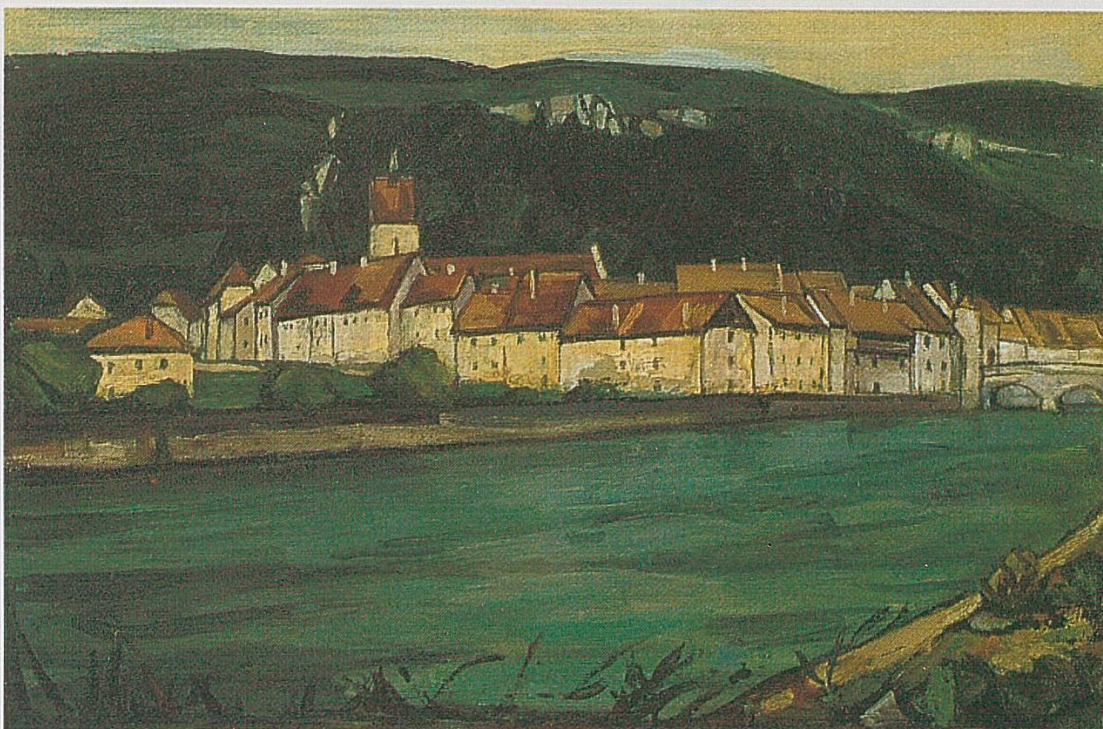
UN CHEMIN UNIQUE

La démarche de Schnyder ne s'écartera jamais d'une pensée unique: reconstituer, le plus fidèlement possible, la forte émotion née d'un cadeau de la nature. Un moment indicible, un instant vibrations, un équilibre des énergies. Et arriver à la transcrire sereine, avec toutefois, son potentiel de présences et de forces invisibles. Pour y parvenir, l'apparence sera volontairement retenue. Elle obéira à deux principes fondamentaux: la construction et la simplicité. Une construction basée sur la Règle d'or et le respect des rythmes architectoniques. Une construction à la géométrie intérieure, au savant dosage des suspensions perçues. Mais aussi et surtout à la pudeur même du peintre.

SOBRIÉTÉ DES COULEURS

Les couleurs de Schnyder resteront résolument vertes, résolument jurassiennes. Très sombres dans les années 20, elles vireront à la sobriété avant de vibrer d'un éclat moiré dans les dernières années de peinture. De leur côté, les demi-teintes sont absentes des toiles. Seule la lumière perce le mystère des résilles noires dans lesquelles le peintre enserme les différents plans de ses tableaux.

Schnyder mettra des années à trouver les fonds de ses toiles. Des fonds qui se prêtent à sa façon d'étaler l'huile. En longs aplats lisses et généreux qui invitent à la caresse. En plans qui dégagent une intensité dramatique. A l'heure des chiens et des loups. Quand il ne reste que le fourmillement coloré. Comme les vêtements que le soleil couchant aura laissés en prêt, avant la bascule du jour et de la nuit.



VOYAGE JURASSIEN

Jour et nuit. Vie et mort. Les uns vont à la rencontre des autres. Horizon et ciel se confondent. L'herbe rase des pâturages a transmis ses humeurs chlorophylles aux nuages. Ils en deviennent pesants, menaçants. A tel point que les sapins se dépêchent de prendre le noir. Et de monter une arrière-garde féroce. En vert deuil. En vert brouillard. En vert qui bruine sur les façades de la Claire-Journée ou sur celles plus carrées de Muriaux.

En olivine sur les maisons de Courcelon. En émeraude logée dans un écrin de mamelons. Plus en hauteur, sur le chemin des Houelets, Bourrignon étire ses toits au soleil des matines. Ses champs de blé longent l'asphalte, s'arrêtent aux clématites de la haie. Les façades brillent à l'est, face au peintre, face à l'endroit où il a posé son pliant. Pour tirer une esquisse et noter avec précision l'ocre brillant des moissons ou le vert bleuté du ciel. A l'horizon, la colline des Bruyères dore ses épis jusqu'au verger du Pierque qui s'échancre dans les forêts pentues. Aux bas des Champs-Liotons jusqu'aux portes de Lucelle.

Il arrive aussi aux derniers feux picturaux de Schnyder que le ciel s'embrase tout entier du soleil crépusculaire. Tous les verts de la toile en reçoivent la réverbération. Ils en pâlisent, en jaunissent, profilent longuement les arbres. Dans une unité porteuse de paix, d'un grand calme et d'une chaleur bienfaisants.

PRÉSENCES HUMAINES

Les paysages de Schnyder sont souvent vides d'animaux ou de personnages. A les contempler, on devine cependant un troupeau de vaches qui a changé d'étage. On sent presque physiquement le déplacement d'air qu'un grand galop vient de produire. La toile raconte aussi les jeux d'un joyeux groupe d'enfants. Ou plutôt ce qu'il en reste d'éternel. Le souvenir qu'une odeur, qu'une couleur, qu'une humeur remettra en mémoire. Les toiles de Schnyder ont enregistré les trilles du rossignol, le babillage de la bergeronnette. Elles sentent la terre retournée, le crottin de cheval et le lisier.

Quand elles acceptent une présence humaine, elles la dévoilent de loin, de dos. Deux femmes se promènent dans la forêt. Qui sont-elles? D'où viennent-elles? Aucun signe particulier ne renseigne sur leur identité, ni même sur leur race. Seul l'habit indique leur féminité. Leur anonymat les rend universelles.

De même, les enfants qui jouent dans la cour représentent toutes les filles et les garçons du monde. Ils sont peints pour garder une distance. Ils ne sont pas uniques, mais communs à l'humanité. Ils n'ont pas une histoire à raconter, mais ils font partie de l'Histoire.

Il est pourtant une présence très forte dans toutes ses toiles: celle du peintre. Il chevauche les demi-sang des Franches-Montagnes. Il se recueille dans la clairière, devant un sapin décharné. Il capte les derniers rayons du soleil sur l'arrondi du ballon des Ordon. Il «fait les quatre heures» assis sur la fontaine d'un pâturage. Il se repose à l'orée d'une pépinière moussue. Il converse avec les elfes pour mieux interioriser cette nature qui est pour lui un refuge, un équilibre, une impérieuse nécessité. Son essentiel.

SES PORTRAITS

Au temps des congères échevelées. Au temps des glaçons et des frimas, Schnyder ne prend plus de notes à l'extérieur. Il hiberne dans ses dessins récoltés à l'automne. Il se calefutre dans son intérieur. Là, il peint ses proches: sa mère, sa femme, son fils. Plus tard, ses petits-enfants. Il reste cependant discret sur toutes les contingences psychologiques ou émotionnelles. La couleur rend parfois la tendresse qu'il porte à son modèle. Sans que ce dernier se dévoile vraiment. Tout tient en peu de traits. Dans les plis d'une robe. Dans la position d'une épaule. Dans le regard visionnaire.

Les portraits de Marieli ont par exemple quelque chose de pathétique. Bon nombre de ces portraits ont été exécutés durant la guerre. L'un d'eux a surpris le déjeuner d'un petit enfant, juste à la hauteur de ses yeux. Avec un coin de table immense et un fessier culotté de rouge posé sur le rebord de la chaise. Une grosse serviette blanche autour du cou, l'enfant se penche sur son bol pour manger. Il a

les membres potelés des tout petits. On devine à la lumière de son chandail que son intelligence est vive. Le nez remonte en trompette curieuse. Le front est à la fois boudeur et volontaire.

Schnyder a excellé dans la disposition de ses personnages. Avec eux, il a conquis l'espace de ses toiles. Il nous a renseignés sur ses propres sentiments presque aussi souvent que dans les paysages. Son œuvre compte en effet 20 portraits ou personnages pour 32 paysages.

C'est dans les portraits, dans les natures mortes, dans les intérieurs que Schnyder organise ses peintures. Il tire une horizontale tout en bas de la toile et loge une verticale au tiers du tableau (la fameuse Règle d'or). Il dose ses couleurs d'une manière asymétrique. Au fil des ans, les portraits s'enrichissent d'une lumière intérieure. Elle donne une autre dimension à sa peinture. Cette dernière embrasse de plus larges espaces. Les contrastes apparaissent, surprenants parfois. Puis la plénitude atteindra son degré de sérénité. A l'automne de sa vie, sa peinture, comme l'intérieur de sa maison des Adelles, aura pris le jaune doré du pin. Elle aura suivi un chemin unique. En trait d'union, en symbiose totale entre le peintre lui-même et son œuvre.

SURVOL BIOGRAPHIQUE

Albert Schnyder est né à Delémont le 8 septembre 1898. Son père, de souche alémanique, était conducteur de locomotives. Albert accomplit ses classes primaires et secondaires dans sa ville natale avant d'entreprendre un apprentissage de lithographe à Berne. Mais c'est Bâle qu'il choisira pour suivre l'Ecole des arts et métiers. Il y sera l'élève d'Albrecht Mayer et d'Arnold Fiechter. Albert Schnyder poursuit sa formation de peintre à Munich et à Berlin. Une ville qui lui fait découvrir Picasso et Klee. Les maîtres pour qui Schnyder aura une grande admiration sont: Piero della Francesca, Rembrandt, Le Nain, Clouet, Chardin. Chez les modernes, il apprécie Juan Gris, Marcel Gromaire, André Lhote et surtout Cézanne. Ils ont pourtant peu influencé l'œuvre de Schnyder. Si ce ne sont de brèves incursions fauvistes et cubistes. Schnyder ne s'est jamais laissé éblouir ni par ses voyages, ni par les autres, ni par tous les arts qu'il connaissait bien. Le théâtre, la peinture, leur évolution et les nombreuses escapades du peintre à Paris n'ont pas eu raison de ses racines. Elles l'ont fait douter, certes, mais ne l'ont jamais détourné de ses verts essentiels.

Albert Schnyder s'installe définitivement à Delémont en 1930. Il y épouse cinq ans plus tard Hélène Jemelin. Hélène dont il peint de nombreux portraits et qui le quittera pour rejoindre l'éternité le 17 mai 1986. Hélène lui donnera un fils, Willy, en 1940. Puis en 1947, Schnyder fait construire sa maison des Adelles. Toute de pin garnie, elle en a conservé le doré et la chaleur qui a pâli un peu au cours des ans.

Sa peinture mettra 20 ans à s'imposer. Pendant ce long purgatoire, Schnyder se liera d'une amitié très forte avec Georges Dessoulavy. Parmi ses amis jurassiens, James Choulat l'accompagnera jusqu'à la fin de sa vie. Une autre personne s'est révélée providentielle pour le peintre. Il s'agit d'un médecin, Walter Hadorn qui, très tôt, s'est épris des œuvres de l'artiste. Il a été le premier collectionneur de Schnyder.

Schnyder à qui le Jura doit tous ses paysages, ses vraies racines peintes sans complaisance. Il lui doit aussi des œuvres publiques telles les fresques de la chapelle de Montcroix (1952-1955) et la peinture murale de l'Ecole secondaire de Bassecourt.

Le peintre delémontain a participé à de nombreuses expositions dans toute l'Europe. La Kunsthalle de Bâle lui a offert une rétrospective à l'occasion de ses 50 ans. Plus de 300 œuvres y ont été présentées. A 60 ans, c'est Berne qui a reçu ses toiles. La Galerie Wolfsberg de Zurich lui a consacré deux grandes expositions. L'une pour son 80^e anniversaire et l'autre, en 1988, à l'occasion de ses 90 ans.

Le Musée jurassien d'art et d'histoire lui a fait l'honneur de ses cimaises, également en 1988. Avant cela, mais en 1979 seulement, Schnyder a exposé dans sa ville. Une ville qui aura mis du temps à le reconnaître. Tout comme le canton qui lui a octroyé un prix : celui du dixième anniversaire de l'entrée en souveraineté. Un prix décerné avant sa mort et reçu à titre posthume.

Michèle Fringeli

MÉDECINE

